

Les premiers chrétiens avaient-ils l'esprit missionnaire ?

Beaucoup, j'imagine, trouveront la question soulevée par le titre étrange, voire inepte. C'est s'interroger à propos d'une évidence ! L'expansion rapide du christianisme dans les premiers siècles n'est-elle pas une des données historiques les plus solides ? Les chrétiens n'ont-ils pas constamment trouvé dans le Nouveau Testament, en particulier dans le livre des Actes des Apôtres, une incitation à communiquer courageusement l'Évangile ? Combien de sermons éloquentes, dans l'intention de secouer la paresse et la timidité des fidèles, ont pris en exemple les premiers disciples et les premières communautés ? Retrouver le dynamisme du christianisme primitif a été le mot d'ordre de nombreux mouvements de réveil.

I. Une thèse provocante

Un livre vient de paraître qui aborde de front le sujet et qui donne une réponse négative à la question posée. Ce n'est pas le pamphlet d'un exalté, un vulgaire libelle émanant d'une secte, un texte qu'on peut repousser sans prendre le temps de le lire tant la thèse paraît incongrue. Les éditions du Cerf publient un ouvrage intitulé *Les premiers chrétiens étaient-ils missionnaires ? (30-135)*, l'œuvre d'un universitaire, François Blanchetière, professeur émérite de l'université Marc-Bloch de Strasbourg, spécialiste de l'histoire comparée des religions, dont les travaux ont porté en particulier sur les origines chrétiennes¹. La conclusion est nette : « L'époque paléo-chrétienne n'a pas été 'le temps de la

¹ François BLANCHETIÈRE, *Les premiers chrétiens étaient-ils missionnaires ? (30-135)*, Paris, Cerf, 2002.

mission' au sens acquis de nos jours ... »². À propos de Jésus et des disciples, il précise : « Supposer un 'envoi missionnaire' revient à commettre un anachronisme, ce péché mortel de l'historien... »³. Il nous faut essayer de comprendre la démarche de l'auteur et d'évaluer ses arguments.

Il n'y a aucune contestation du fait même de l'expansion du christianisme dans l'Empire. L'étonnement des anciens devant un phénomène aussi spectaculaire est rapporté dans les termes du rhéteur africain, Arnobe de Sicca, au III^e siècle :

*D'où vient qu'en si peu de temps cette religion a rempli le monde entier, et comment des peuples dispersés sur la terre, sous la voûte du ciel, aux quatre points cardinaux, ont-ils pu réaliser un accord unanime ?*⁴

Reconnaissons aussi le haut niveau de l'étude. On apprend beaucoup en parcourant un texte solidement informé, prenant en compte les travaux modernes qui ont beaucoup enrichi notre connaissance de l'époque des origines chrétiennes. D'utiles précisions sont fournies sur les religions orientales qui, comme le christianisme, se sont implantées en Occident. L'auteur, qui a dirigé pendant quelques années le Centre de recherche français de Jérusalem, connaît bien les différents courants du judaïsme de la période et plusieurs annexes fournissent des informations précieuses sur divers sujets⁵.

La démarche se veut rigoureuse. C'est un effort soutenu pour expliquer la multiplication des Églises en la situant résolument dans son cadre. En tant qu'historien, l'auteur écarte a priori toute intervention surnaturelle⁶. Les grandes étapes de la démonstration se laissent aisément repérer.

a) Les religions orientales

La première partie est consacrée aux religions orientales. Leur pénétration dans l'Empire est décrite (on a, comme exemples, une présentation assez détaillée de la religion de Mithra « le perse » et des cultes solaires). L'auteur conteste une pratique courante qui consiste à mettre judaïsme et christianisme

² *Ibid.*, p. 150.

³ *Ibid.*, p. 152.

⁴ *Ibid.*, p. 15-16.

⁵ En particulier : « Les itinéraires intellectuels de Justin Martyr et de son disciple Tatien le Syrien » ; « Que penser de Celse ? » ; « Lucius fan d'Isis ou les "Métamorphoses" d'Apulée » ; « "L'hymne à Hélios-Basileus" de l'empereur Julien » ; « Eusèbe de Césarée et la situation du chrétien ».

⁶ L'auteur croit devoir préciser que l'historien essaie de conserver une attitude critique certes, mais sans pour autant recuser d'emblée « toute intervention possible du surnaturel », p. 105.

à part. Il estime que tout le religieux issu de l'Orient offre des traits communs. Tout en ne niant pas une pluralité « irréductible à l'unité », il croit pouvoir dégager six caractéristiques :

- 1) Une origine orientale au sens large
- 2) Un contenu mythique, c'est-à-dire un savoir sacré conduisant à un salut
- 3) Un culte célébré par un clergé spécialisé (mystagogues ou prêtres)
- 4) Un culte de petits groupes
- 5) Un culte personnel, faisant appel à la décision individuelle
- 6) Un culte syncrétiste

On peut penser que certaines de ces caractéristiques, par exemple la troisième et la sixième, conviennent assez mal au christianisme du premier siècle. Sont étudiés ensuite les moyens utilisés par l'ensemble de ces cultes pour s'affirmer et progresser. En dépit de la difficulté causée par le petit nombre et souvent l'obscurité des sources, l'auteur en repère un grand nombre. On peut relever des attitudes et des démarches qui ne traduisent pas une intention délibérée de faire des adeptes. Parfois, cependant, la volonté de transmettre une croyance est manifeste, mais, selon l'auteur, l'influence sur le voisinage résulte surtout de la façon dont on vit sa religion. Une pluralité de « vecteurs » sont signalés : outre le rayonnement qui s'attache à un mode de vie spécifique, on cite « l'adepte qui emporte ses dieux avec lui », les « actes de puissance revendiqués », les mariages « mixtes », mais aussi l'action plus déterminée de colporteurs, éventuellement de « professionnels », propagandistes intervenant soit en privé soit en public. Il faut encore noter la participation « d'intellectuels » : ils influencent par la parole (dans des écoles, sur la place publique, par des « catéchismes », des prédications, dans le cadre du culte et des cérémonies extérieures) et aussi par l'écrit (Lucien, Apulée, Philostrate, etc.). Le judaïsme hellénistique a multiplié les écrits apologetiques. Blanchetière est convaincu que, en dépit de cette évidente diversité, il est permis de traiter et de caractériser globalement la progression des religions orientales dans l'Empire : l'expansion s'est faite « au gré des circonstances », sans plan préalable, sans « marketing ». On ne peut parler de « mission ».

Les raisons du succès sont analysées (cela vaut pour l'ensemble, judaïsme et christianisme compris). Alors que la *religio romana* était liée au statut de citoyen, les religions orientales impliquaient une démarche individuelle, répondaient à des aspirations personnelles, entretenaient une intimité avec le dieu, le fidèle participant intensément au culte. Les liturgies, parfois hautes en couleur, les cosmogonies et les sotériologies proposées offraient un sens à l'existence

humaine. Il ne faudrait pas parler, pour ce qui concerne l'époque, d'une « préparation évangélique » pour le christianisme, mais on constate du moins que ce dernier, comme d'autres religions orientales, comblait les attentes d'une « nouvelle religiosité » en développement au sein de l'Empire.

L'auteur va, dans un deuxième temps, mettre à part le judaïsme et le christianisme et réfléchir à leur diffusion, mais cette réflexion intégrera ce qui a été déterminé pour l'ensemble des religions de l'Orient.

b) Un prosélytisme juif a-t-il existé ?

La question d'un éventuel prosélytisme juif est très directement posée. Alors que, traditionnellement, en particulier en raison de la parole de Jésus sur le zèle convertisseur des pharisiens (Mt 23.15), on admet l'existence d'un tel prosélytisme, l'auteur répond négativement. Il dresse un tableau de la diaspora juive : les Juifs s'étaient expatriés soit volontairement, pour chercher fortune, soit par contrainte (déportés à l'occasion de guerres ou pour des raisons politiques). Dans l'ensemble, adeptes d'un culte reconnu comme *religio licita*, les Juifs apparaissent solidement implantés et intégrés, tout en restant attachés à Jérusalem, comme le montre la pratique des pèlerinages. De nombreux Juifs sont donc en contact étroit avec le monde païen. Des conversions au judaïsme se sont produites et Blanchetière fait siennes les conclusions de E. Will et Cl. Orieux⁷ : l'essor spatial et démographique du judaïsme est manifeste, mais on ne peut pas évaluer l'apport quantitatif des conversions. Il apparaît que ces conversions n'ont pas été le fruit d'un « prosélytisme », d'un effort collectif, planifié, résultant d'une volonté d'obéissance à un motif scripturaire. Certes, les Juifs « se sont crus investis d'une fonction de mentor religieux de l'humanité » (cf. *Sagesse* 18.4 ; *Sibylle* III, 195), mais on ne constate pas dans les documents de l'époque une volonté arrêtée d'attirer des non-juifs : pas d'esprit « missionnaire »⁸. La parole de Matthieu 23.15 sur le prosélytisme des pharisiens est expliquée ainsi :

⁷ *Ibid.*, p. 99. E. WILL et Cl. ORRIEUX, *Prosélytisme juif? Histoire d'une erreur*, Paris, Les Belles Lettres, 1992.

⁸ Dans les travaux modernes, s'impose, il est vrai, mais avec des nuances, l'opinion de l'absence chez les Juifs de ce qu'on peut appeler « prosélytisme », volonté de gagner des adeptes. Ainsi J.-P. LÉMONON, « Le judaïsme avait-il une pensée et une pratique missionnaire au début du 1^{er} siècle de notre ère ? », dans *Le judaïsme à l'aube de l'ère chrétienne*, « *Lectio Divina* » 186, Paris, Cerf, 2001, p. 299-329. Pour lui, les Juifs ont été accueillants à l'égard des païens désireux de s'intégrer dans le peuple d'Israël, mais dans leurs traditions ils ne trouvaient aucun encouragement à une mission proprement dite auprès des païens. Ils attendaient la réalisation des prophéties annonçant que les nations monteraient vers Sion à la fin des temps. C'est aussi l'avis de R. RIESNER, « A Pre-Christian Jewish Mission ? », *The Mission of the Early Church to Jews and Gentiles*, éd. J. ÅDNA et H. KVALBEIN, WUNT, Tübingen, Mohr Siebeck, 2000, p. 249 : « Les données ne permettent pas de parler d'une mission juive antérieure au christianisme dans le sens d'une activité délibérée. »

il s'agirait d'un prosélytisme *ad intra*, une façon pour les pharisiens de gagner parmi leurs compatriotes des adeptes pour leur parti. On note que les « prosélytes » au sens habituel du terme, des païens gagnés au judaïsme, quel qu'en soit le nombre, joueront un rôle important dans l'expansion du mouvement chrétien en servant « d'interfaces ».

c) L'expansion primitive du mouvement chrétien

On est ici au cœur du débat. L'auteur met en question la vision, laissée par les Pères de l'Église, de disciples de Jésus se lançant à la conquête de l'univers. Il reconnaît que le sujet est délicat, tout d'abord en raison de cette « vulgate » qui s'est imposée depuis les premiers siècles, et aussi parce que, pour le traiter sérieusement, il faut maîtriser plusieurs savoirs. Quelques points lui paraissent avoir été acquis dans les chapitres précédents :

- 1) Le monde antique ne connaît pas le prosélytisme *ad extra*, à l'exception d'une certaine « propagande philosophique ».
- 2) La tradition biblique est tolérante à l'égard des gentils situés hors des limites d'Israël, même si les divinités étrangères sont contestées.
- 3) L'Antiquité ne sait pas ce qu'est la conversion au sens moderne du terme (les religions sont claniques ou nationales) ; on connaît toutefois la conversion « philosophique et morale ».
- 4) Le paganisme, désigné plus volontiers par le terme de « polythéisme », est par essence accueillant, ouvert.
- 5) Le judaïsme n'est pas propagandiste au premier siècle.
- 6) Les chrétiens, qui se recrutent dans le milieu juif ou dans le milieu hellénistique (certains appartenant aux deux cultures) auraient dû inventer l'idéal missionnaire puisque le concept était globalement ignoré.

La conclusion est donc que la première expansion chrétienne s'est réalisée sans plan préconçu, au gré des circonstances et à partir d'initiatives personnelles, contrairement à l'idéalisation opérée par le livre des Actes, la finale de l'Évangile de Matthieu, et ensuite par les auteurs chrétiens. En fait, Jésus lui-même a eu une attitude réservée à l'égard des non-Juifs. Il ne s'est pas porté vers eux, mais il a exceptionnellement répondu à leur appel.

Il importe, selon l'auteur, de bien distinguer les deux formes du christianisme le plus ancien : les *Nazaréens* (adeptes de Jésus de Nazareth), terme par lequel Blanchetière désigne les judéo-chrétiens « hébréophones et araméophones », de

culture sémitique, et les *hellènes*, des Juifs « hellénophones », de culture hellénistique⁹, présents non seulement dans la diaspora mais aussi en Palestine.

Les « Nazaréens » retiennent assez longuement l'attention. Non seulement ils ont été les premiers adeptes à Jérusalem et en Judée, mais ils ont rapidement constitué des communautés dans les principales villes de l'Empire. Ainsi, ce sont des Nazaréens venus dans la capitale qui ont dû être à l'origine de l'Église de Rome. Avant les voyages de Paul, il y aurait eu des groupes de ce type dans la diaspora juive, fruit de la présence et du témoignage d'une multitude d'anonymes. Les progrès ne passeraient pas tellement par des discours (contrairement à ce que laisse entrevoir le livre des Actes) mais résulteraient plutôt de l'impression faite par un mode de vie et des « actes de puissance ». On serait en présence d'une diffusion par « capillarité ». Si on lit correctement le livre des Actes, déclare l'auteur, on voit que la *qehila*, la première communauté à Jérusalem, faisait toujours corps avec la nation juive, l'opposition venant seulement des autorités du temple. L'attachement à la loi demeurerait, mais avec l'option en faveur d'une *halakha* particulière, à savoir la pratique enseignée par le rabbi Jésus de Nazareth. La rupture avec le judaïsme se fera lors du dernier quart du premier siècle quand les Sages de Yavné voudront unifier les pratiques¹⁰. Ces Nazaréens ont pu rencontrer l'opposition des autorités synagogales, mais les autorités de l'État ne sont guère intervenues car elles confondaient généralement Juifs et chrétiens. Peut-on affirmer, comme on le fait souvent, que le judéo-christianisme « nazaréen » a disparu après la révolte de Bar Kocheba, en 135 ? S'il est lui-même devenu de plus en plus minoritaire, il a manifesté sa vitalité en suscitant des mouvements tels que les Elkasaites et les Ebionites et en marquant les Églises orientales.

Les « Hellènes », l'autre forme du christianisme primitif est présentée plus succinctement, car plus connue. Le livre des Actes témoigne à sa manière des tensions entre les croyants juifs de culture sémitique (les « Nazaréens ») et ceux de culture hellénistique (les « Hellènes »). Originaires de la diaspora, ces derniers ont des vues plus universalistes. Ils ont pu, lors de leurs déplacements, témoigner de leurs convictions et atteindre les païens, comme on le voit à Antioche de Syrie. Dans les villes d'Asie Mineure et de Grèce où Paul a prêché et fondé des Églises, il y avait déjà, vraisemblablement selon l'auteur, des noyaux

⁹ Les « Hellènes » sont désignés, le plus souvent, dans les traductions et les travaux théologiques, par le terme « d'hellénistes » (cf. Ac 6.1).

¹⁰ La *Birkat ha Minim*, formule de malédiction visant les adeptes de Jésus, témoigne de cette rupture d'avec la synagogue.

de « Nazaréens ». C'est plus particulièrement par le témoignage de « craignant Dieu », non-Juifs attirés par le judaïsme, que l'Évangile atteignit des païens, suscitant progressivement des communautés sans attache directe avec le judaïsme. Les disciples de Jésus se multiplient par une diversité de voies, surtout par une sorte de « contagion ». Il n'y aurait eu, en fait, pour l'ensemble du mouvement chrétien, aucune volonté de se couper des racines juives, Jésus rentrant dans la lignée des prophètes d'Israël. C'est seulement au II^e siècle, avec Marcion, que la pensée d'une « nouvelle religion » s'imposera.

d) Conclusions générales

L'auteur reconnaît qu'il effectue un travail de « déconstruction », de remise en question de positions traditionnelles. Dans sa démarche, estime-t-il, la progression du christianisme « retrouve sa dimension humaine, son incarnation ». Il pense avoir établi que, pas plus pour le christianisme que pour les autres religions orientales, le concept de mission n'appartenait, à l'époque, aux mentalités et aux cultures. Une étape décisive sera franchie au II^e siècle : le courant universaliste chrétien rencontrera des aspirations nouvelles, le désir d'immortalité, de salut, de bonheur. Une « philosophie » chrétienne pourra alors se développer. Mais c'est seulement avec Constantin, au IV^e siècle, que viendra l'heure de la « mission » où l'on tentera d'imposer la vraie religion du vrai Dieu, et où les conciles et les dogmes chercheront à fixer les frontières du domaine chrétien. Naîtra alors la conscience d'une « innovation ». Le courant « nazaréen », de son côté, s'opposera, à l'intérieur de la tradition d'Israël, au judaïsme rabbinique.

On ne peut, dans un aussi bref survol, que donner une idée de la richesse des informations, informations souvent d'accès difficile pour les non-spécialistes, et montrer la volonté de fonder sérieusement les thèses. Des questions importantes sont abordées, et il faut tenter une évaluation.

2. Observations

a) La démarche

Ce qui frappe d'abord, c'est la place réduite occupée par le Nouveau Testament. Cela se comprend jusqu'à un certain point étant donné la volonté de prendre en compte un ensemble de données religieuses. Mais, puisqu'il s'agit de répondre à une question relative au christianisme primitif, on s'attendrait à une attention plus vive portée au Nouveau Testament qui reste le document de base

(Blanchetière doit le reconnaître : le récit des Actes est « notre principale source documentaire pour reconstituer les premiers moments du mouvement des disciples de Jésus »)¹¹ ; les textes juifs, les apocryphes, les Pères apostoliques fournissent seulement l'appoint. À propos du livre des Actes, on retrouve une attitude fréquente chez ceux qui utilisent ce texte avec un esprit critique, nourri du refus de toute explication surnaturelle. Elle consiste à récuser la valeur historique d'ensemble de l'œuvre de Luc, mais à choisir ici ou là des indications jugées acceptables, tant il est vrai qu'on ne peut pas se passer de son témoignage. Les jugements négatifs ne manquent pas : « Il n'y a vraisemblablement que très peu d'éléments historiques à dégager des tout premiers chapitres des Actes des Apôtres »¹². Les statistiques sont « fantaisistes ». Ce n'est pas vraiment une histoire des origines, mais « une version idyllique, irénique, théologique, relayée trois siècles plus tard par Eusèbe de Césarée »¹³. Les discours « idéalisent » les situations ou constituent des « justifications théologiques ». On est surpris, après cela, d'apprendre que la séquence des événements rapportés dans Actes 6 à 11 (les tensions dans l'Église de Jérusalem en Actes 6, la persécution d'Étienne, l'épisode de l'eunuque éthiopien, l'évangélisation de la Samarie, de la Phénicie, de Chypre, la fondation de l'Église d'Antioche de Syrie) « peut avoir une base historique »¹⁴. On retient des discours « idéalisés » de Lystris et d'Athènes (« de pures constructions littéraires » !) que la parole s'adressait « à tous et à chacun »¹⁵. L'épisode de Corneille pourrait être « l'écho d'un fait historique précis »¹⁶.

Plus étonnant encore est le peu de place accordé aux lettres de Paul. Pourtant sept d'entre elles sont reconnues, même par les esprits les plus soupçonneux, comme les documents les plus anciens et les plus sûrement authentiques. À propos de l'expansion du christianisme, on pouvait s'attendre à une attention soutenue portée non seulement à l'œuvre remarquable réalisée par Paul, mais à sa volonté clairement exprimée de porter l'Évangile au loin. Des textes aussi décisifs que 1 Corinthiens 9.19-23 (*Je me suis fait tout à tous pour en sauver sûrement quelques-uns*), Romains 15.22-29 (les projets pour répandre l'Évangile, jusqu'en Espagne) ne sont même pas pris en compte.

¹¹ *Ibid.*, p. 113.

¹² *Ibid.*, p. 115.

¹³ *Ibid.*, p. 105.

¹⁴ *Ibid.*, p. 141.

¹⁵ *Ibid.*, p. 60.

¹⁶ *Ibid.*, p. 129.

Du point de vue de la méthode, on peut discuter la démarche retenue, consistant à traiter prioritairement et longuement, comme un tout, un grand nombre de « religions orientales », y compris le judaïsme et le christianisme, tout en admettant leur considérable diversité. L'auteur ne se contente pas de signaler certains parallélismes globaux (les six caractéristiques que nous avons signalées plus haut, dont certaines s'appliquent difficilement au christianisme naissant), mais il croit pouvoir détailler des « voies », des « vecteurs », des « instruments », communs à tous ces mouvements. On a un peu l'impression d'un « fourre-tout », et on reste surpris des conclusions massives avancées après une telle description : il n'y aurait aucun plan préalable, pas même l'intention de gagner des adeptes, on aurait essentiellement une progression « au gré des circonstances », en fonction des aspirations qui s'étaient développées au sein des populations, par une sorte de « marcottage ». On est surpris car, ici ou là, l'auteur a dû mentionner des personnes et des démarches qui, à notre avis, relèvent clairement d'une mentalité « missionnaire ». Il écrit par exemple : « La volonté de faire connaître un dieu ou des idées ... a suscité très tôt un ensemble d'instruments de propagande faisant appel à tous les moyens de communication alors connus. »¹⁷ Est évoquée l'influence d'anonymes qualifiés de « colporteurs, propagandistes, missionnaires, "fanatiques", sectaires, etc. »¹⁸. Sont encore signalés des « prédicants », des « professionnels » de la propagande par la parole et par l'écrit.

Quand, par la suite, l'intérêt se fixe sur le « prétendu prosélytisme juif » et sur l'expansion du mouvement chrétien primitif, Blanchetière impose à ces domaines particuliers, noyés dans la masse auparavant, les convictions formées par l'examen de la religiosité orientale. Le raisonnement est limpide : si les religions orientales, dans leur ensemble, ne connaissaient pas l'esprit « missionnaire », il faudrait des raisons décisives pour l'attribuer au judaïsme et au christianisme du premier siècle.

b) Le vocabulaire

Outre la tendance à gommer des spécificités – capitales à nos yeux – on est en présence d'un grave problème de vocabulaire. L'auteur s'attache à des définitions très étroites qui lui permettent de formuler sa thèse provocatrice. Ainsi, on ne pourrait parler de « mission » que dans des conditions très précises. Il y aurait « mission » quand le pouvoir religieux ou politique, les deux étant

¹⁷. *Ibid.*, p. 57.

¹⁸. *Ibid.*, p. 52.

souvent associés, a la volonté délibérée d'imposer une religion, au mépris de la liberté de conscience, quand la conviction de la légitimité unique d'une religion est établie, et quand cette dernière s'est figée dans des structures, conciles et dogmes. C'est pourquoi on ne pourrait parler de mission chrétienne avant Constantin ! Ce serait « le sens acquis de nos jours par ce concept »¹⁹ ! Curieuse affirmation ! Il suffit d'ouvrir les dictionnaires modernes pour constater que, même lorsqu'il s'agit du vocabulaire religieux, les sens larges sont à l'honneur : « ordre divin donné à un fidèle d'accomplir quelque chose », « charge de propager une religion », etc.

L'autre définition étrangement rétrécie est celle du *témoignage*. La pratique, voire l'exigence du témoignage, en milieu chrétien, est clairement reconnue par Blanchetière. Mais ce témoignage serait essentiellement la démonstration d'une conviction par la manière de vivre, par un comportement spécifique. C'est ainsi que les premiers chrétiens auraient compris leur devoir ; mais un changement majeur se produit quand « on abandonne insensiblement une logique de l'orthopraxie, du témoignage, de l'*imitatio* (suivre Jésus) », où l'on reste dans l'existentiel : « la *Voie* se mue alors en *philosophie barbare* », avec une autre logique, « celle de l'orthodoxie et du prosélytisme »²⁰. C'est en vivant différemment que les premiers disciples de Jésus auraient témoigné, provoquant par là cette « contagion » qui assurait les progrès de leur mouvement. Le texte 1 Pierre 3.15, où il est demandé aux croyants *d'être toujours prêts à justifier leur espérance auprès de ceux qui leur en demandent compte* est sollicité comme preuve de l'efficacité d'une attitude nullement offensive, où ce sont les non-chrétiens qui posent des questions. Le texte de 1 Pierre 2.11 aurait pu être également mis à contribution, avec l'appel à *avoir une belle conduite parmi les païens* qui seront éclairés par les « bonnes œuvres ». Mais est-ce une utilisation correcte de l'épître ? D'abord, s'il y a une « espérance » à défendre, c'est qu'il y a de fortes convictions, un message considéré comme révolutionnaire (il se pourrait même qu'il s'agisse d'une défense de la foi devant des tribunaux !). Toute l'épître respire l'attachement à la personne et à l'œuvre du Christ, et l'Église est invitée à se considérer comme une nation sainte appelée à *proclamer les hauts faits de celui qui a fait passer des ténèbres à sa merveilleuse lumière* (2.10) et à souffrir pour cela, s'il le faut. S'il est vrai que le Nouveau Testament insiste sur un mode de vie distinctif qui glorifie le Seigneur invoqué, il ne minimise pas le rôle de la parole et pas seulement de la parole intra-communautaire. La

¹⁹. *Ibid.*, p. 150.

²⁰. *Ibid.*, p. 152.

proclamation du salut est portée par des « professionnels » de la Parole, mis à part pour ce ministère, mais aussi par les membres des Églises, « porteurs de la Parole de vie » selon Philippiens 2.16. Il y a, chez l'auteur, pour ce qui est de la communication, une évaluation péjorative de la place des idées, des concepts, des discours. Compte l'existential, le visible. Il admet à la rigueur la présence, au premier siècle, de « convictions » mais pas de *credo* (On sait que les commentateurs n'hésitent pas à parler de *credo* primitif déjà pour 1 Co 15.1-5 !).

On ne saurait oublier qu'un témoignage, comme le précisent les dictionnaires, est d'abord « une déclaration relative à ce que l'on a vu, entendu, perçu, servant à l'établissement de la vérité ». Que ce soit par un style de vie ou en paroles un chrétien ne se donne pas lui-même en exemple mais il atteste qu'il a perçu une réalité qui a bouleversé sa vie et dont il doit rendre compte.

D'autres termes usuels reçoivent une interprétation limitative. C'est le cas de « *propagande* » dont, dans le glossaire, est retenu le sens premier et concret du latin *propaganda* : « multiplication par boutures et contagion ». Cette réduction brutale du sens courant ouvre la possibilité pour l'auteur de parler de propagandistes chrétiens en l'absence d'une volonté déterminée de faire des adeptes. De même, le terme de *conversion* est figé dans « le sens moderne et chrétien de 'changer de religion' », inconnu de l'Antiquité, est-il affirmé²¹. Elle n'aurait connu que celui de « conversion philosophique et morale ».

c) Les motivations

Un point faible nous paraît être le peu d'intérêt pour les motivations, bien que soit mise en exergue une parole de l'historien bien connu Lucien Febvre selon laquelle « l'Histoire n'est pas la recherche des causes, mais la quête des motivations »²². Celles des disciples du Christ ne reçoivent pas l'attention qu'elles méritent, une attention bien moindre que celle accordée aux « récepteurs » éventuels du message chrétien. Or les motivations pour la mission-témoignage sont claires chez les premiers chrétiens, même si elles sont parfois implicites. Adeptes d'une « religion de salut » qui exalte non seulement l'amour pour Dieu mais aussi l'amour du prochain, ils ne peuvent se contenter de vivre de leur privilège en oubliant les autres. Un devoir de communiquer, pour glorifier leur Seigneur, est inscrit dans l'appel qui leur a été adressé. Naturellement, cela

²¹. *Ibid.*, p. 9.

²². *Ibid.*, p. 150.

s'exprime avec force chez des apôtres, des prédicateurs (*malheur à moi si je n'évangélise !*), mais trouve aussi place chez les plus humbles des croyants. C'est le cas des anonymes, dispersés par la persécution, qui *allèrent de lieu en lieu, annonçant la bonne nouvelle de la Parole* (Ac 8.4) et n'hésitèrent pas à *adresser aussi aux Grecs la bonne nouvelle de Jésus Seigneur* (Ac 11.19,20). Quand Paul écrit aux Thessaloniens que *de chez vous la parole du Seigneur a retenti non seulement en Macédoine et en Achaïe, mais la nouvelle de votre foi en Dieu s'est si bien répandue partout que nous n'avons pas besoin d'en parler* (1 Th 1.8), il n'évoque pas seulement son apostolat personnel ni, vraisemblablement, une « mission » initiée par l'Église de Thessalonique, mais surtout le témoignage de chrétiens se déplaçant dans les grandes villes de ces contrées²³. Les chrétiens savent que *Dieu a tant aimé le monde* (Jn 3.16), *qu'il veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité* (1 Tm 2.4). Si le verbe de l'envoi, *apostellô*, si fréquent dans toutes les parties du Nouveau Testament et signalant ce mouvement au cœur du message et de la compréhension que l'Église a d'elle-même, s'applique surtout au Christ et au cercle des apôtres et de leurs collaborateurs, tous les croyants sont entraînés dans cet élan, soutenu par le sentiment d'une urgence, voire d'une imminence dans la perspective de la venue du Règne. J.-P. Lémonon perçoit là une différence sensible entre l'attente d'Israël d'une adhésion ultime des nations à la foi au Dieu unique et la perspective sur les derniers temps ouverte par la mort et résurrection du Christ, événements ayant une signification universelle appelant un témoignage dans le monde.²⁴

3. Des approches différentes

Des théologiens-historiens compétents tirent de l'étude des données disponibles des conclusions bien différentes de celles de Blanchetière. On peut prendre comme exemple une étude de François Bovon, un spécialiste qui n'appartient pas au courant conservateur, également soucieux de situer les débuts du christianisme dans leur contexte large. Dans l'ouvrage *Révélation et Écritures. Nouveau Testament et littérature apocryphe chrétienne*, il consacre une étude à la mission : « Pratiques missionnaires et communication de l'Évangile

²³. F. BASSIN, *Les épîtres de Paul aux Thessaloniens*, Vaux-sur-Seine, Édifac, 1991, p. 83-84.

²⁴. J.-P. LÉMONON, *op. cit.*, p. 328-329. Il conclut : « On avait les moyens d'ancre la mission dans le ministère du Christ, mais il fallut sous la force de l'Esprit et à travers de nombreux tâtonnements réaliser ce qu'impliquaient l'irruption de temps nouveaux et l'interprétation de la mort du Christ comme source de salut universel ».

dans le christianisme primitif »²⁵. Sur plusieurs points ses avis heurtent de front les thèses de Blanchetière. Il sait bien que le monde dans lequel naît et se développe le christianisme n'est pas vide : le sol est « gorgé de religieux ». Il est convaincu que les religions antiques s'efforçaient de transmettre leur message : « Ces convictions, les unes logiques, les autres irrationnelles, ne circulaient pas au hasard des seuls déplacements des marchands ou des soldats, mais, selon les sources antiques, elles devaient leur mobilité à des prêtres, des philosophes, des magiciens, des missionnaires itinérants qui en favorisaient la propagation »²⁶. Le christianisme a procédé globalement de la même façon. Il y a eu une pluralité de pratiques missionnaires. On peut distinguer les initiatives de croyants individuels, propagandistes itinérants, auxquels la *Didachè* fait allusion, puis le rôle des communautés locales devenant des « foyers d'irradiation », comme à Antioche de Syrie, enfin la mission programmée dont Paul est le représentant par excellence. Mentionnons, sans pouvoir les développer, les quatre motivations qui, selon l'auteur, « ont poussé les premiers missionnaires sur les routes de leur pays, puis de l'étranger même » : 1. le sens d'une tâche confiée ; 2. la nature de la communauté naissante comme « lumière des nations » ; 3. un diagnostic porté sur le temps présent comme l'ultime occasion de se tourner vers Dieu et d'obtenir le salut avant la parousie ; 4. la certitude que telle était la volonté de Dieu²⁷. Dieu n'agit pas seul, il veut des collaborateurs : « Les évangélistes itinérants, héritiers des propos missionnaires de Jésus, savent que l'irruption du Royaume est liée à leur service »²⁸. Dans sa conclusion, Bovon n'hésite pas à écrire que « la qualité de l'organisation et le langage missionnaire adopté ont favorisé la diffusion du christianisme »²⁹. Il souligne aussi « l'articulation de la parole et de l'action » : « Le message chrétien a été convaincant, car il était un message habité par ceux qui le proclamaient ».

On le voit, chez cet auteur, plus de séparation entre témoignage parlé et témoignage vécu. L'esprit missionnaire fait partie intégrante de la vocation chrétienne. Pas de réduction au forceps de la notion de mission, ramenée à la mesure d'une entreprise experte de domination des peuples au nom de la

²⁵. F. BOVON, « Pratiques missionnaires et communication de l'Évangile dans le christianisme primitif », *Révolutions et Écritures. Nouveau Testament et littérature apocryphe chrétienne*, Genève, Labor et Fides, 1993, p. 149-162.

²⁶. *Ibid.*, p. 150.

²⁷. *Ibid.*, p. 154ss.

²⁸. *Ibid.*, p. 159.

²⁹. *Ibid.*, p. 162.

religion. La mission est l'ensemble de ce qui porte les croyants vers les autres, au près et au loin, au nom du Christ.³⁰

On pourrait considérer encore les articles parus dans l'ouvrage récent *The Mission of the Early Church to Jews and Gentiles*. Dans l'étude intitulée « Word and Deed : The Expansion of the Church in the pre-Constantinian Era », R. Hvalvik constate la diminution du nombre des « missionnaires » à plein temps après la période apostolique. Il admet que, contrairement à des assertions fréquentes, il n'est pas certain que chaque membre d'Église avait une claire conscience de son privilège et de son devoir de répandre l'Évangile. L'expansion chrétienne, pour autant que nous sachions, ajoute-t-il, a reposé, pour l'essentiel, sur la puissance de l'Évangile, dans sa double manifestation : 1. actes de puissance, guérisons, exorcismes ; 2. capacité à changer les vies, le témoignage certainement le plus fructueux³¹. Dans le même livre, I. H. Marshall (« Who were the Evangelists ? ») reconnaît aussi la place éminente des apôtres et de leurs collaborateurs dans la « mission » des origines, mais il s'intéresse aussi au rayonnement des communautés locales, qui ont pu pratiquer une évangélisation « sous une forme rudimentaire » (Philippes, Thessalonique), et aux responsabilités dans le cadre familial. Il juge que « l'évangélisation itinérante et l'évangélisation au niveau local étaient menées côte à côte »³².

Le livre de Blanchetière fait pénétrer le lecteur dans un monde complexe, divers, le monde religieux du premier siècle. Placer les origines chrétiennes dans leur cadre de vie au sens large est une entreprise légitime. S'en prendre à un schéma simplificateur de l'expansion chrétienne, écarter les légendes pieuses comme celle d'une évangélisation rapide de la terre habitée par les premiers apôtres est salutaire. Mais, pour poser une thèse massive récusant tout esprit missionnaire à cette époque et en particulier chez les premiers chrétiens, il faut négliger ou minimiser de nombreuses données. Il faut en outre créer un vocabulaire propre qui prend au piège le lecteur qui oublie de peser les termes utilisés.

³⁰. F. Hahn (*Mission in the New Testament*, London, SCM, 1965, p. 173) voyait ainsi la mission à la lumière du Nouveau Testament : « La mission est le service de l'Église rendu possible par la venue du Christ et de l'aube de l'événement eschatologique du salut, reposant sur le commandement de Jésus ». C'est « le devoir de porter témoignage, devant le monde entier, à l'amour de Dieu et à son œuvre de rédemption ».

³¹. *Op. cit.* p. 286-287.

³². I. H. Marshall, « Who were the Evangelists ? », dans *The Mission of the Early Church to Jews and Gentiles, op. cit.*, p. 263. Je n'ai pas pu consulter un ouvrage majeur et récent qui expose en détail l'entreprise missionnaire du christianisme primitif : E. J. Schnabel, *Early Christian Mission*, traduit de l'allemand, Downers Grove (Ill.) IVP, 2004, 2 vol. (XLIV + 1928 p).

Les premiers chrétiens avaient-ils l'esprit missionnaire ?

Il n'y a pas de réticence à avoir. Nous pouvons en toute bonne conscience trouver inspiration dans les pages du Nouveau Testament : elles ne nous laisseront pas indifférents à la difficile mais glorieuse tâche confiée : répandre la bonne nouvelle, en paroles et en actes, en comptant sur le Seigneur pour donner force et sagesse. Les lecteurs du livre roboratif de Michael Green *L'évangélisation de l'Église primitive. Le développement de la mission chrétienne des origines au milieu du III^e siècle* n'ont pas à renoncer à la stimulation au témoignage qu'ils y ont trouvée. Mais il n'y a pas lieu non plus d'idéaliser les premiers chrétiens et les premières communautés³³. La masse des admonestations et exhortations apostoliques montre qu'il fallait dès le début combattre la tendance à la paresse et à la timidité. Comme nous, ils n'étaient pas toujours à la hauteur de leur vocation.

Samuel BÉNÉTREAU

³³. M. Green, *L'évangélisation de l'Église primitive. le développement de la mission chrétienne des origines au milieu du 3^e siècle*, Saint-Légier, éd. Groupes Missionnaires-Emmaüs, 1981.